

**Une (courte) enquête du commandant
GABRIEL GERFAUT**

LE PIEGE DES APPARENCES

Gilles MILO-VACÉRI

Nouvelle



Tous droits réservés

©Les Éditions du 38, 2020

©Gilles Milo-Vacéri, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Paris - Le Bastion - Siège de la Brigade Criminelle

Le commandant Gabriel Gerfaut ne décolérait pas. Convoqué avec ses deux adjoints dans le bureau du Vieux, surnom affectueux du commissaire divisionnaire Gustave Marcelli qui dirigeait la Brigade Criminelle, il arpentait la pièce de long en large et son supérieur n'était pas en reste pour lui tenir tête.

— Bon Dieu ! Avant-hier, vous nous mettez sur l'affaire du Boucher qui vient de réapparaître et hop ! Ce matin, vous m'annoncez que des terroristes sont planqués à Toulouse et que le SRPJ¹ exige ma présence ! Merde, à la fin ! Je n'ai toujours pas trouvé le moyen de me couper en deux !

Marcelli avait le regard aussi furieux que celui de son subalterne.

— Pas en deux, mais en quatre ! Vous m'emmerdez Gerfaut ! Non seulement j'ai ces deux affaires à traiter, mais vous devez passer au stand de tir pour votre séance mensuelle depuis un an et vous avez le psy qui hurle parce que ça fait trois fois que vous lui posez un lapin !

Faisant preuve d'une parfaite mauvaise foi, le commandant joua les étonnés.

— Quoi ? Le stand de tir... encore ?

Le Vieux ricana et croisa les bras devant lui, adoptant un ton plus que moqueur.

— Eh oui, monsieur le fonctionnaire ! C'est dingue, hein ? On vous demande de vous entraîner une fois par mois et ça, depuis que la Police existe ! Ah, on avait oublié que notre cher commandant n'aime pas les armes à feu... Navré ! J'irai pleurer chez le contrôleur pour vous !

Les capitaines Adriana Guivarch et Paul Castani se tenaient à l'écart de la bataille et se gardaient bien d'intervenir. Leur patron était souvent borderline en regard du Code de procédure et ça, ce n'était pas nouveau. Quant aux séances de tir obligatoires, il avait un don tout particulier pour passer à travers avec une multitude d'excuses, toutes plus mauvaises les unes que les autres.

— C'est simple, Gerfaut ! Soit, vous allez à Toulouse et vous me réglez ça vite fait, bien fait, et tout va bien. Soit vous me faites votre tête de cochon et... tout va mal.

Gabriel eut un large sourire, passant brutalement de la colère au ton affable.

— Pas la peine de vous énerver comme ça ! On va y aller à Toulouse. Vous devriez penser à vos ulcères... c'est pas bon pour votre santé ! Je m'inquiète pour votre tension, vous savez ?

Le visage de Marcelli devint cramoisi et comprenant qu'il avait encore été le jouet des facéties de son meilleur homme, il se ressaisit rapidement. Le ton baissa.

— C'est un juge antiterroriste qui vous a réclamé. La Section de Recherches et la PJ rament comme des fous et franchement, ça craint.

Le commandant fixa son supérieur.

— Pourtant, ils savent bien que mon job, c'est le crime en série ou de masse. Les terroristes, ce n'est pas vraiment ma tasse de thé.

— Eh bien, ça va le devenir. On n'a pas le choix, il faut serrer ces salopards qui préparent un attentat.

— Merde ! À ce point ?

— Sur place, toutes les forces de police et de gendarmerie travaillent sur cette affaire. Tenez, je vous donne le dossier tel que je l'ai reçu. Les photos sont pas terribles, mais la DGSI² a fait vite pour nous l'envoyer. Vous aurez deux contacts. Le commissaire André Maltard, de la Sécurité Intérieure et le capitaine Guillaume Cardé. Ils seront à même de vous donner toutes les dernières informations. Maintenant, dépêchez-vous, votre vol COTAM³ décolle du Bourget dans exactement deux heures. Bonne chasse !

— Une dernière question. Pour le Boucher ?

— Laissez de côté, les ordres viennent d'en haut. Vous pourrez reprendre le fil de votre enquête à votre retour.

¹ Service Régional de Police Judiciaire

² Direction Générale de la Sécurité Intérieure

³ COmmandement du Transport Aérien Militaire, bien qu'ayant changé de sigle et étant devenu le CFAP (Commandement de la Force de Projection Aérienne) les militaires, les policiers et gendarmes continuent de nommer ainsi ce transport aérien, chargé de véhiculer les plus hautes autorités, du Président jusqu'aux missions non officielles du renseignement ou des investigations judiciaires urgentes.

Le vieux soupira et ajouta.

— Gabriel, je n'ai pas eu le choix. J'ai plaidé ta cause, mais ils m'ont envoyé sur les pelotes. Je n'ai rien pu faire.

— Compris, Gustave. Pas de problème, on y va.

Marcelli et Gerfaut échangèrent un sourire complice. Malgré les apparences, les deux hommes avaient noué une profonde et solide amitié qui avait débordé dans leur vie privée. Ils étaient capables de se jeter les pires horreurs à la tête pour finalement se tutoyer comme les vrais amis qu'ils étaient. Adriana et Paul se regardèrent et affichèrent une mine réjouie, vite remarquée par leur commandant.

— Eh, les zouaves ! Effacez-moi vite ce petit sourire, sinon je vous colle de permanence pour l'année qui vient.

Bien entendu, ses deux adjoints rirent de plus belle. Le divisionnaire les mit dehors et ils s'empressèrent de descendre récupérer un sac de vêtements dans leurs armoires respectives. Première exigence lorsque l'on travaillait avec Gerfaut, avoir du change sous la main, car les affaires n'attendaient pas et ils étaient régulièrement appelés en province, voire à l'étranger.

— Bon, t'en penses quoi, patron ? demanda Adriana.

— Pas terrible. Le dossier est vide et on va se prendre la tête. C'est clair !

— Ouais, ben on verra bien avec les deux types qu'on doit rencontrer sur place, ajouta Castani. Avec un peu de bol, ils les auront logés et...

Gabriel l'interrompit.

— Eh, t'as de l'humour, toi ! Tu crois qu'ils nous envoient par un vol COTAM pour nous faire plaisir. Tu ne perds rien pour attendre ! Tu verras qu'on va y passer du temps.

Peu de temps après le trio se retrouvait dans le parking du Bastion⁴, le nouveau siège de la Crim à Paris. Ils furent conduits par un gardien de la paix en civil dans une 407 banalisée avec une escorte de deux motards.

— Vous avez déjà vu une telle débauche de moyens pour l'une de nos enquêtes ? demanda le commandant.

C'était une certitude. L'affaire risquait de se révéler parmi les plus difficiles.

*

Aéroport Toulouse - Blagnac

— Madame, Messieurs, ravie de vous accueillir à Toulouse, annonça la jeune femme. Je suis le lieutenant Adeline Gardelle, Section de Recherches, l'adjoint du capitaine Guillaume Cardi.

Elle avait un sourire très séduisant. Gabriel nota l'effet immédiat et bien visible chez son assistant.

— Paul, remballe ta langue et ferme les yeux, sinon tu vas me faire une crise cardiaque.

Castani rosit légèrement et haussa les épaules. La jeune femme s'amusa de la situation et les guida vers une voiture de gendarmerie sérigraphiée. Ils montèrent à bord et après avoir enclenché le gyrophare et le deux-tons, la conductrice franchit allègrement les limitations de vitesse.

— On va au commissariat central ?

— Négatif, commandant. Je vous emmène à la caserne Saint-Michel où le PC de crise a été installé. La SR est sur les dents, mais nous ne sommes pas seuls. Il y a les équipes de la DGSI, une autre de techniciens spécialisés et l'antenne GIGN⁵ en état d'alerte permanente.

Gerfaut regarda ses adjoints assis à l'arrière. De toute évidence, ce groupe terroriste représentait une menace prise au sérieux par les autorités.

— Vous savez pourquoi on nous a demandés en renfort ? demanda-t-il.

⁴ Le Bastion est le nouveau siège de la Brigade Criminelle à Paris, dans le XVII^e arrondissement. Situés rue du Bastion, les bâtiments ont récupéré le numéro 36 en souvenir du 36 Quai des Orfèvres.

⁵ Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale, c'est le groupe spécialisé qui gère les situations de crise dans la lutte antiterroriste, les forcenés ou les transferts de prisonnier à haut risque.

— C'est vous l'expert des enquêtes difficiles. Apparemment, c'est le juge Jean-Pierre Gavinski qui a exigé votre présence directement auprès du ministre. Il voulait le meilleur.

Pas étonnant que le Vieux se soit cassé les dents, pensa Gerfaut. Pourtant, les affaires de ce genre, ce n'était pas sa spécialité. Il avait été formé par le FBI à Quantico et après avoir obtenu plusieurs diplômes en criminologie, en psychologie, en profilage, il avait décroché un doctorat *honoris causa* et depuis, il multipliait les succès dans des enquêtes difficiles qui l'avaient mené partout dans le monde. Son domaine de prédilection restait l'interrogatoire, où il obtenait un taux de réussite impressionnant. Ainsi, l'IGPN⁶ le connaissait bien et les dossiers s'accumulaient, alors qu'il n'avait jamais fait usage de la force ou d'une quelconque violence envers les suspects. Cela dit, il avait des méthodes qui n'existaient pas dans le Code de procédure...

Au cours du vol, le commandant avait épluché le maigre dossier. En conclusion, il n'y avait rien, hormis les membres du groupuscule avec leur identification approximative et des photos prises de loin, au téléobjectif, offrant une qualité médiocre. Aucune filature, pas d'écoutes téléphoniques et rien qui n'apporte ne serait-ce qu'un début de piste. Gerfaut croisait les doigts pour que la situation ait évolué depuis la rédaction de ce dossier, sinon il ne voyait pas en quoi il pourrait être utile à une traque qui semblait perdue d'avance.

*

Caserne Saint-Michel

Dans la salle du PC de contrôle, c'était l'ambiance d'une ruche, avec un brouhaha de voix diverses émanant des gendarmes collés à des écrans de surveillance.

Deux hommes les accueillirent. Le premier, en civil, était affable, souriant, mais son regard gris foncé était perçant et trahissait le flic qui avait de l'expérience. L'autre, aussi en civil, avait la rigueur militaire qui transparaissait dans son attitude et ses gestes. Comme son collègue, il affichait une mine avenante.

— Ah, commandant Gerfaut ! Je suis le commissaire André Maltard, de la DGSI, détaché pour diriger l'enquête. Je vous présente mon homologue gendarme, le capitaine Guillaume Cardé, de la Section de Recherches de Toulouse.

— Bonjour, messieurs, répondit Gerfaut.

Puis il présenta ses adjoints avant d'entrer dans le vif du sujet.

— Deux questions, commissaire. Primo, pourquoi m'avoir fait venir ? Secundo, avez-vous avancé, car le dossier que j'ai reçu se situe entre... rien et pas grand-chose !

Le policier fit une petite grimace.

— Vous êtes là pour nous aider, à la demande du magistrat qui instruit l'affaire et j'avoue que Guillaume et moi, nous avons appuyé sa réquisition. On vous connaît bien et on sait que vous excellez dans une matière bien précise.

— Laquelle ? demanda Gabriel, les sourcils froncés.

— Les interrogatoires.

Le commandant fixa son interlocuteur, n'osant espérer une bonne nouvelle.

— Vous tenez un suspect ?

Les deux officiers acquiescèrent d'un même mouvement de tête. Cardé prit la suite.

— On va vous faire un briefing en salle de réunion, avec de bonnes photos, cette fois. Sinon, pour répondre à votre question, nous tenons effectivement un suspect et nous savons qu'il a aidé le chef du groupe terroriste. Venez, ne perdons pas de temps. Si ça ne vous dérange pas, on vous a installés dans des chambres sur place, à la caserne.

— Pas de problème. Allons voir ce que vous avez.

Ils quittèrent le PC, franchirent un long couloir et arrivèrent dans une salle avec rétroprojecteur et écran blanc. L'obscurité fut vite faite. Les trois policiers parisiens prirent place et le commissaire resta avec eux. L'officier de la SR se mit aux commandes.

⁶ Inspection Générale de la Police Nationale, anciennement IGS ou la police des polices. Service spécialisé chargé de traquer les bavures et les erreurs commises par les fonctionnaires de police dans l'exercice de leur fonction.

La photo d'une très belle jeune femme de type oriental apparut sur l'écran.

— Voici le chef du réseau, de son vrai nom Assia Nasser Ibn Saada, issue d'une riche famille afghane. Trente-cinq ans, elle a fait des études très poussées en France puis a poursuivi sa formation aux États-Unis pendant deux ans où, tout à coup, elle a tout plaqué pour partir en Syrie. Elle disparaît de nos écrans radars quelques années et revient sous le nom d'Anita Nasse, une fausse identité. Avec son groupe, elle a transité par la Turquie, la Libye, l'Algérie et enfin, l'Hexagone où elle réside quelque part dans le Sud-Ouest.

Gerfaut releva immédiatement.

— Dois-je traduire que vous ne les avez pas logés ?

— Pas encore. On approche.

Le commandant grimaça. Approcher n'est pas savoir, selon lui, et il s'abstint de tout commentaire.

— Le profil de cette terroriste ? demanda Adriana.

— C'est une perverse, sadique et elle compte déjà plusieurs opérations à son actif. On lui attribue deux attentats de manière certaine et au moins une demi-douzaine d'homicides en direct. Elle n'a pas froid aux yeux et se réclame de la branche Al-Qaïda.

Paul tiqua et intervint.

— Elle dépend donc du Califat de Daech, non ? D'autant plus si elle est passée par la Syrie.

Le commissaire apprécia son interruption.

— Vous connaissez le sujet et pourtant, non, Assia semble être et reste une indépendante.

— Dans ce cas, comment est-elle financée ? demanda Gerfaut.

— Pour l'instant, nos informations sont imprécises, mais selon les premiers éléments, Kaboul et les talibans seraient derrière elle, peut-être les extrémistes irakiens.

— Ouais, de la bonne graine de terroriste, quoi ! conclut Paul.

— Absolument.

Maltard fit un signe à son collègue qui passa un second cliché sur l'écran.

— Omar Ben Saalawi, l'adjoint d'Assia. Un dangereux criminel de droit commun. Il a purgé douze ans en Centrale pour homicides multiples, vol avec violence, braquage... j'en passe et des meilleures !

— Que douze ans ? s'étonna Adriana.

— Eh oui ! À sa première permission, il a oublié de rentrer. C'est à ce moment qu'on s'est aperçu qu'il avait basculé dans l'intégrisme, résultat d'une mauvaise rencontre pendant son incarcération.

— Comme d'habitude ! sanctionna le commandant sur un ton dur.

Cardi intervint tout en passant rapidement cinq photos.

— Je vous montre vite fait les trombines des membres du groupe. Ils sont moins dangereux, ce sont surtout des jeunes qui ont subi un lavage de cerveau sous l'influence des deux premiers. Je vous présente un autre portrait beaucoup plus intéressant.

Un visage occidental apparut.

— Voici Ludovic Brémont, 45 ans, ingénieur chez Airbus et responsable de la sécurité électronique du site.

Sur la photo suivante, on voyait une jeune femme et deux enfants.

— Marié à Sylvia Brémont, née Cordulin. Ils ont deux enfants Louis et Karine.

Retour sur le faciès du suspect.

— Dans le cadre de nos plans de surveillance des entreprises sensibles, nous l'avons coincé dans une relation extraconjugale. Il a eu une liaison avec une certaine...

— Assia, alias Anita, compléta Gerfaut, en croisant les bras. Notre fameuse terroriste.

Les deux officiers échangèrent un sourire de connivence.

— Exact ! L'aventure a duré six mois environ et nous avons pu faire le recoupement grâce à un de nos physionomistes qui a tout de suite reconnu la terroriste et nous a alertés.

— Et donc, ce type-là est entre vos mains.

— Le mis en cause est en garde à vue dans le cadre d'une enquête antiterroriste, ce qui nous donne 96 heures devant nous. Il n'est là que depuis hier matin et le juge a réagi en réclamant votre présence.

Le commandant se tourna vers le gendarme.

— Vous n'avez donc rien obtenu lors du premier interrogatoire ?

— Directement non, ou plutôt si. Brémont est convaincu de travailler pour la gloire du Front de Libération de la Palestine.

— Ah oui ? s'exclama Gerfaut. Pourtant, le FLP a disparu des listes noires du terrorisme depuis 2009 ou 2010, si je ne fais pas erreur.

— Encore exact. Depuis 2010, mais uniquement pour l'Europe. Assia a su jouer sur sa corde antisémite et antisioniste. Il a marché comme un seul homme et aujourd'hui, il la défend bec et ongles.

— Hmm... encore un décérébré qui s'est fait piéger, marmonna Paul.

— Il l'a avoué lors de l'interrogatoire et depuis il ne lâche plus rien. Par contre, indirectement, on sait maintenant que leur cible, ce sont les usines Airbus du site de Toulouse. Et on ne sait ni quand ni comment. Et c'est là que vous allez devenir notre meilleur atout, commandant !

Gabriel se leva et arpenta la salle, sans un mot. En pleine réflexion. Soudain, il s'immobilisa.

— Vous ne savez vraiment pas quand ils vont faire leur coup ?

— Aucune idée, répondit le commissaire.

Gerfaut reprit sa déambulation et s'arrêta cette fois devant l'écran. Sa silhouette dissimulait le visage du quadragénaire.

Adriana chuchota à l'oreille de Paul.

— Ça y est ! Le match est lancé. Tu paries avec moi ? fit-elle.

— Je veux bien croire qu'il va le faire parler et...

— Mais non ! Ça, c'est une certitude. On va parier sur autre chose. En combien de temps il va le faire craquer.

Le commandant fit volte-face et les fusilla du regard.

— Vos messes basses, ça suffit, tous les deux.

Puis il regarda le commissaire.

— Je vous explique de quoi j'ai besoin...

*

Caserne Saint-Michel - Salle d'interrogatoire spéciale

La salle n'était pas très grande. Un miroir sans tain sur l'un des murs permettait aux observateurs d'avoir un regard direct sur ce qui s'y passait. En guise de mobilier, une simple table, assez petite, un fauteuil de cuir à l'aspect très confortable et un tabouret.

Le commandant avait peaufiné sa mise en scène et se préparait à affronter le temps. Il devait faire vite, cependant en matière d'interrogatoire, il ne fallait pas confondre vitesse et précipitation, car cela pouvait changer toute la donne. Il était confiant, tout en se réservant une part de doute. Il avait brisé des profils psychologiques bien plus durs, mais seulement d'apparence. L'être le plus chétif, celui qui paraissait le plus innocent, pouvait fort bien cacher un esprit fort, capable de résister à sa méthode. Il fit un tour dans la salle, posa le dossier épais d'une douzaine de centimètres dans lequel il n'y avait... rien ! Les premiers feuillets racontaient la vie du mis en cause, tout le reste n'était destiné qu'à l'intimider et lui faire croire qu'on savait tout sur lui. Sur sa gauche, il déposa un mouvement perpétuel. Un simple pendentif sur lequel étaient accrochées six billes d'acier au bout d'un fil et se touchant les unes aux autres. Il suffisait d'entrechoquer la première pour que la sixième soit éjectée et qu'à son retour, elle en fasse autant. Le tout provoquait un *tac-tac* régulier et meurtrier pour les nerfs d'un suspect. À droite, un téléphone fixe avec une ligne directe sur la salle des observateurs dans laquelle se trouvaient déjà ses adjoints, Maltard et Cardi ainsi que le juge antiterroriste chargé de l'enquête, Jean-Pierre Gavinski.

Gerfaut jeta un dernier coup d'œil autour de lui et quitta le bureau pour les rejoindre. Il put ainsi saluer le magistrat et donner ses instructions.

— Dès que je serai là-dedans avec notre ingénieur, je ne veux aucune intervention. Seule mon assistante, le capitaine Guivarch, pourra vous aider à comprendre ce que je fais. Attention ! Ma méthode risque de vous surprendre, de vous mettre mal à l'aise et même de vous heurter. Comprenez bien que je ne vais pas respecter le Code de procédure et je m'en moque. La fin justifie les moyens et je sais comment procéder pour faire parler un suspect. Dans notre cas, il y va de la sécurité chez Airbus et sans doute de la vie de dizaines d'innocents. Je vous rassure, le contrôleur général de l'IGPN me connaît bien et il a une grande habitude de ma technique un peu spéciale.

Il marqua une courte pause avant de reprendre.

— Je donnerai parfois des instructions bizarres au téléphone et seule Adriana devra me répondre. Elle saura si je dis vrai ou si je bluffe pour intimider mon gaillard. Ne réagissez en aucun cas, c'est tout ce que je vous demande.

Gavinski intervint.

— Je comprends tout à fait et vous avez carte blanche. Si nous avons une chance de déjouer les plans meurtriers de ce groupe terroriste, croyez bien que je n'aurais aucun regret. Par contre, soyez conscient que des aveux obtenus sous la contrainte n'auront aucune valeur en justice et le premier avocat commis d'office aura le jeu facile de tout réfuter au cours du procès.

— Je sais, monsieur le juge, mais on n'a pas vraiment le choix.

Le magistrat eut un geste de la main.

— Ne vous inquiétez pas, je vous couvre. Allez-y, maintenant.

— Envoyez un gendarme pour me l'amener, avec les bracelets⁷, bien sûr. Dites-lui de les serrer au maximum.

Gabriel échangea un long regard avec Adriana puis il sortit pour se réinstaller dans la salle d'interrogatoire.

*

Comme convenu, le gendarme guida le prisonnier et l'abandonna à Gerfaut. Avant de sortir, il déposa les clés des menottes sur la table et Gabriel s'en saisit machinalement. Ludovic Brémont en profita pour s'asseoir.

— Qui vous a autorisé à vous asseoir ? Debout... s'il vous plaît.

L'homme, en bras de chemise et menotté dans le dos, se releva.

— Oh la la ! J'ai affaire à un dur à cuire, hein ? plaisanta-t-il, sûr de lui.

Le commandant le fixa et finit par sourire.

— Oh, non ! C'est mon premier interrogatoire... mais les huiles m'ont dit que j'avais carte blanche. Alors...

— Je veux mon avocat ! C'est la loi.

Gerfaut soupira longuement et s'adossa au fauteuil, les mains croisées sous la nuque.

— On ne l'a pas prévenu, parce que cette séance est hors procédure et c'est bien pour ça que je peux faire ce que je veux.

Il marqua une pause et ajouta, sur un ton perfide.

— Et quand je dis tout, c'est vraiment tout.

Il prit le dossier, le mit sur les genoux pour qu'il échappe au regard du prisonnier et se lança dans l'examen approfondi des pièces qui s'y trouvaient. Amusé, il put constater qu'on lui avait remis des PV d'audition, des examens médico-légaux et des documents intéressants qu'il s'obligea à lire le plus lentement possible, même si ça ne le concernait en rien.

À un moment, il releva les yeux, fixa l'homme face à lui et lâcha :

— Eh ben ! Vous êtes dans la merde jusqu'au cou...

Puis sans y faire vraiment attention, il lança le mouvement perpétuel avant de replonger dans sa lecture attentive. Le tac-tac régulier troublait seul le silence et le bruit allait devenir obsédant.

⁷ Les menottes, en jargon policier

Gabriel observait toutes les attitudes du mis en cause et très vite, des gestes de nervosité le trahirent.

Il finit par parler, excédé par la situation.

— J'ai des droits, vous savez ? fit-il, autoritaire.

Gerfaut le fixa durement, droit dans les yeux.

— Hmm... principalement le droit de la fermer sauf quand je vous pose une question.

Et le silence se réinstalla. Un petit quart d'heure après, il fit une demande plus hésitante.

— Excusez-moi, mais pourriez-vous me retirer les menottes ? Elles sont trop serrées et ça me coupe la circulation.

Le commandant releva la tête, lui sourit franchement et parla sur un ton ironique.

— Non, je ne peux pas.

Il regarda autour de lui et ajouta.

— Vous pourriez vous évader en sautant par la fenêtre, par exemple. On m'a déjà fait le coup⁸.

Brémont balaya la pièce du regard, désarmé.

— Mais... il n'y a pas de fenêtres ici !

Gerfaut relisait sa feuille et répondit sans le regarder.

— Ah bon ? J'avais pas remarqué.

Tac tac... les billes d'acier ralentissaient et Gabriel les relançait régulièrement. L'ingénieur devenait de plus en plus nerveux.

— Bon Dieu ! Posez-moi vos questions, qu'on en finisse !

— Désolé, je ne peux pas. Pour l'instant, je prends connaissance de votre dossier. Encore quelques minutes, s'il vous plaît, fit-il sur un ton très courtois.

Un long moment plus tard.

— Dites... je peux m'asseoir ?

Le commandant soupira, se leva et installa le tabouret à l'envers, l'assise contre le sol, les pieds en l'air.

— Allez-y et cessez de m'interrompre !

Le prisonnier regarda le tabouret, abasourdi.

— Vous êtes malade ! Pourquoi vous avez fait ça ?

— Fait quoi ?

— Ben, retourner ce machin, là !

— Vous voulez vous asseoir, alors faudrait savoir ! Maintenant silence, je n'ai plus qu'une cinquantaine de pages à lire.

Gerfaut compta dans sa tête jusqu'à cinq cents, lentement, et enfin il reposa le dossier devant lui. Pendant ce temps, sa proie lui avait adressé la parole à maintes reprises et il n'avait pas répondu une seule fois, s'amusant à relancer les billes. Il le regarda en souriant.

— Je confirme, vous êtes dans la merde. Vous allez prendre vingt ans pour complot terroriste en réunion visant à déstabiliser la sécurité publique et une entreprise d'État. Ça va être dur de tirer une peine aussi lourde. Vous savez qu'en matière de terrorisme, il n'y a pas de remise de peine ni de liberté conditionnelle ? Vous allez sortir à soixante ans, minimum, et vous n'aurez pas vu grandir vos gosses. Ils seront déjà mariés à votre sortie de tôle.

Il le fixait et remarqua un détail. L'évocation de ses enfants lui avait porté un coup au moral et il avait détourné les yeux. Dès que le silence s'installait, Gerfaut relançait le mouvement perpétuel pour rythmer l'entretien au détriment des nerfs du mis en cause.

— Et votre femme ? Elle sait que vous baisez une terroriste depuis six mois, que vous vous payez sa tête, que vous lui mentez et tout le tralala ?

L'homme rougit violemment, plus sous la colère que la honte.

— Laissez donc ma femme en dehors de ça.

Gabriel joua les étonnés.

— Vous voulez vraiment qu'on laisse votre épouse tranquille ?

— Elle n'a rien à voir là-dedans, alors...

⁸ Lire *Que son règne vienne*, Les enquêtes du commandant Gabriel Gerfaut T1

Le policier décrocha le téléphone.

— Adriana ? Tu envoies deux gendarmes récupérer madame Sylvia Brémont et vous l’asseyez sur une chaise pour qu’elle puisse voir et entendre son mari... Oui, c’est un ordre.

L’ingénieur devint livide.

— Vous... vous n’avez pas le droit de faire ça ! C’est dégueulasse.

Gabriel eut un sourire féroce.

— Parce que tromper votre femme, c’est un exemple de bonne conduite ? Arrêtez de me faire rire. Il fallait réfléchir avant.

Il se tut et joua avec les billes d’acier.

— Moi, ça me détend. Et vous ?

Agacé, l’homme leva les yeux au ciel.

— Si vous pensez que votre bidule va me faire craquer, allez vous faire foutre !

(une heure plus tard)

Le téléphone sonna et Gabriel décrocha. Il écouta et conclut rapidement par un remerciement.

— Je répète ma question. Est-ce que votre épouse était au courant de votre liaison avec une femme terroriste ? Attention. Sylvia est dans la salle à côté, derrière le grand miroir, elle vous regarde et vous écoute.

— Espèce d’enfoiré ! Je m’en fous. J’ai agi pour le bien de l’Humanité !

— D’accord, donc la mère de vos enfants, vos gosses, vous vous en fichez royalement.

— Je...

Il ne le laissa pas poursuivre.

— Baiser une terroriste qui vous a lavé le cerveau, c’est clair que c’est une bonne nouvelle pour votre femme.

— C’est faux ! Je suis un soldat du Front de Libération de la Palestine ! Vous devez me traiter comme un prisonnier de guerre et...

— La ferme, connard ! rugit tout à coup le commandant. Si on te traitait ainsi, il faudrait te fusiller, pauvre débile, pour haute trahison et intelligence avec l’ennemi. Bon Dieu ! Je plains ta nana et tes gosses. Être aussi con, ça devrait pas être permis !

Livide, Brémont fit un pas en arrière sous le choc.

— Vous... vous n’avez pas le droit de...

— J’ai tous les droits, enflure ! Ta femme est en train d’apprendre qu’elle était cocue et que son abruti de mari voulait faire sauter l’usine Airbus. Bordel ! T’appelle ça comment, toi ? hurla Gabriel. C’est pas en tête qu’il faut t’envoyer, mais dans un musée comme le spécimen unique de la connerie universelle !

Son interlocuteur avait reculé sous l’assaut. Le commandant changea de stratégie en vue de le déstabiliser un peu plus. Il se leva brusquement, attrapa les clés et le libéra des menottes. Ses mains étaient violacées et le bout de ses doigts exsangues.

L’homme se frotta les poignets en grimaçant.

— T’inquiète. Tu vas avoir des fourmis pendant quelques minutes. Maintenant, assis.

L’ingénieur montra le tabouret du doigt.

— Heu... je peux le retourner ?

Gerfaut acquiesça. Il venait de prendre un début d’ascendant sur lui. Le fait qu’il demande une autorisation si stupide était de bon augure pour la suite.

— Allez-y, fit-il, l’air ailleurs.

Le silence retomba. Il était revenu au vouvoiement de mise, soufflant ainsi le chaud et le froid. Les billes rejouèrent leur rengaine favorite.

— Bon, que voulez-vous savoir ? lâcha tout à coup le prisonnier.

— Eh bien, tout.

Il haussa les épaules.

— Je ne dirai rien.

— À votre guise. En attendant, je vous annonce que vous allez passer les prochaines soixante-dix heures avec moi, dans cette pièce.

— Ouais, eh ben, je penserai à vous quand ils me ramèneront dans ma cellule pour la nuit, tenta-t-il, non sans une certaine forfanterie.

Le commandant eut un petit rire.

— Non, je me suis mal exprimé. On va rester là tous les deux. Dormir, manger et même pisser, ce n'est pas au programme. Du moins, pour vous et tiens ! Ça me fait penser...

Il décrocha le téléphone.

— Vous m'apportez un plateau-repas, s'il vous plaît ? Oui, une pizza fera l'affaire. Avec une bière et surtout une thermos de café. Merci.

Un quart d'heure plus tard, toujours scandé par le tac-tac des billes, un gendarme lui apporta son repas. La pièce fut embaumée par l'odeur appétissante de la pizza chaude. Sans hésiter, le commandant ouvrit la boîte en carton et attaqua la première part. Il mastiqua lentement sans quitter du regard le mis en cause. Il détourna les yeux. Donc, il avait faim et tant mieux !

Il fallut cinq bonnes minutes pour qu'il engloutisse sa portion puis il décapsula la petite bouteille et but une longue rasade.

— Bien ! Revenons à nos affaires...

— Excusez-moi, mais j'ai faim et soif, moi aussi.

— Ah bon ? Le fier soldat du Front de Libération de la Palestine est sur le point de craquer à cause de la première pizza venue. Tss... vous êtes décevant, je vous croyais plus solide que ça.

Puis il mangea une seconde part et acheva sa bière. Il referma le carton et le poussa de côté.

— Alors, que vouliez-vous faire dans votre usine ? De vous à moi, j'ai vu les photos d'Anita Nasse. C'était un bon plan, n'est-ce pas ? C'est vrai que comparé à votre épouse... Whoua ! Quelle paire de seins et ce petit cul ! Vous avez bon goût.

Brémont jeta un regard désespéré vers le miroir et baissa les yeux. Le commandant enfonça le clou.

— Mes collègues sont en train de lui montrer les photos. J'ai été sympa ! Je leur ai demandé d'éviter la collection de photos porno.

L'ingénieur était suffoqué par ce qu'il venait d'entendre.

— Hein ? Mais...

— Allons, Airbus est sous le contrôle préventif de la DGSI. Dès qu'ils ont su que vous aviez une liaison extraconjugale, vous avez été suivi et ils ont tout. Les photos, les SMS, les enregistrements téléphoniques... la totale ! Pour épargner votre femme, on ne lui montre que les portraits de votre maîtresse. Vous avez ma parole... mais rien qu'en la voyant, je me mets à sa place. En ce moment, de l'autre côté du miroir, elle doit étouffer de rage et n'avoir qu'une envie : vous arracher les yeux ! Bon, vous me direz qu'après la peine de vingt ans ferme qui vous attend, un divorce et perdre toute autorité sur vos gosses, vous vous en foutez... Au point où vous en êtes.

— Quoi ? Ça n'a rien à voir.

— Si, au contraire. Vous avez tout perdu, Ludovic. Absolument tout. Votre travail, votre épouse, vos enfants... tout ! dit-il, en tapant du poing sur la table.

L'autre sursauta. Gerfaut poussa son avantage, sentant la brèche s'élargir.

— Bon sang, vous êtes trop con. Pourquoi êtes-vous antisémite et antisioniste à ce point ? Remarquez, j'ai l'explication sous les yeux. À vingt-quatre ans, vous vous installez avec Rachel Beckman. Deux ans après, elle vous plaque pour votre meilleur ami. Alors, c'est à cause de ça ? Une rupture ? Décidément, vous trimballez une dose de connerie monumentale. Un an plus tard, vous rencontrez votre future femme et c'est à elle que vous faites payer votre passé ? Bon Sang ! J'en ai honte pour vous.

Brémont ne répondit pas tout de suite, très gêné. Il essaya de redorer son blason.

— Arrêtez, ça ne s'est pas passé comme ça !

— Eh bien, c'est le moment de le dire. Sylvia doit être très attentive pour essayer de discerner le vrai du faux... depuis le temps que vous lui racontez des bobards, mettez-vous à sa place.

— J'ai été approché par Anita et...

— Non, ici on donne les vraies identités. Donc, c'est Assia Nasser Ibn Saada, une terroriste très dangereuse qui baise peut-être bien, mais qui a déjà du sang sur les mains. Votre maîtresse a tué des dizaines d'innocents, au cas où vous ne le sauriez pas. Bref... la suite ?

Hébété, l'ingénieur digéra la nouvelle avec difficulté. Gabriel lisait sur son visage toutes les émotions ressenties. Il se ressaisit et répondit.

— C'était à un cocktail de la boîte, j'avais trop bu... je n'ai pas réalisé ! Ma femme était en vacances et j'ai perdu la tête.

— Vous avez couché ensemble le premier soir ?

Rouge, il acquiesça d'un hochement de tête. Il ne regardait plus le miroir, celui-ci symbolisant la présence de son épouse.

— Ensuite ?

— Je ne sais pas, c'est venu tout seul. Elle m'a parlé de mon job et surtout de ses frères palestiniens. J'y ai cru.

— Ah ? Vous n'y croyez plus ?

La réponse serait intéressante.

— Si, bien sûr, mais...

— Mais confronté à votre femme qui vous écoute, c'est dur d'avouer que pour une partie de jambes en l'air, vous avez tout sacrifié ? Hmm... je comprends. Continuez.

— Je... j'ai juré de ne rien dire.

— Ludovic, c'est simple. Si vous avouez, je parlerai au magistrat et peut-être qu'il acceptera d'alléger votre peine. C'est très grave. Réalisez que vous avez failli faire tuer des innocents ! Bon Dieu, secouez-vous ! Parlez ! hurla Gerfaut.

Le mis en cause était secoué, toutes ses convictions largement ébranlées. Gabriel comprit qu'il avait emporté la partie rien qu'à sa mine déconfite. Maintenant, le premier qui briserait le silence avait perdu et à ce jeu-là, le commandant était imbattable.

— Je lui ai tout balancé. Les réseaux de sécurité, de vidéo-surveillance... tout. Je n'ai pas pensé aux conséquences. J'étais subjugué par cette femme, je vous jure que c'est la vérité.

L'enquêteur prit alors un ton presque amical.

— Ludovic, je ne peux plus rien pour votre mariage, mais il est encore temps de sauver votre tête. Ne plongez pas stupidement pour une femme qui n'en a rien à faire de vous. Elle a eu ce qu'elle voulait et votre sort lui est complètement indifférent. Ne restez pas seul dans le box des accusés ! Donnez-moi quelque chose pour que je puisse défendre votre dossier. C'est le moment, il n'y aura pas de seconde chance.

L'ingénieur était acculé. Après une longue réflexion, il leva les yeux vers le miroir. En larmes, maintenant conscient de son erreur, il balbutia.

— Je te demande pardon, ma chérie. Je sais que tu ne me croiras pas, mais je t'aime encore.

Sa voix se brisa et le commandant le laissa pleurer. Finalement, ça avait été plutôt facile. Restait le plus dur !

— Balancez-moi quelque chose, bon sang ! insista fermement le policier.

Le mis en cause le regarda.

— Vous me donnez votre parole que vous défendrez mon dossier ?

— Vous l'avez.

Brémont inspira profondément et reprit.

— Je ne connais que leur planque, à Toulouse. C'est tout. J'y suis allé une fois, c'est dans un immeuble au-dessus d'une imprimerie. Au deuxième étage.

— L'adresse ? demanda patiemment Gabriel.

— 21 avenue Étienne-Billières. L'accès se fait par une grande porte cochère à gauche du magasin.

Le commandant l'avait emporté ! Maintenant, il fallait penser au groupe du GIGN qui allait investir les lieux.

— D'accord. Est-ce que vous pouvez me dessiner la distribution de l'appartement ?

— Sans problème, c'est tout petit.

Gerfaut poussa le carton de la pizza vers lui.

— Quand vous aurez fini, vous pourrez manger le reste. Désolé, c'est un peu froid.

Le mis en cause haussa les épaules.

— Pas grave, j'ai faim.

Gabriel lui donna une feuille blanche et un stylo. Très vite, Brémont dessina le plan, les issues, nomma les pièces et le lui remit.

— Allez-y, mangez. Je reviens.

*

Salle d'observation

Dès que le commandant entra, il fut applaudi.

— Eh ! N'exagérons rien. C'était pas compliqué.

— Bien vu le coup de l'épouse ! lança Cardi.

— Hmm... j'ai senti la faille tout de suite chez lui. Ce type est rongé par le remords. Tant pis pour lui.

— Je verrai avec le procureur si on peut alléger sa peine, mais de vous à moi, je n'insisterais pas, s'il refusait, annonça le juge.

— Je comprends, monsieur. Je l'ai averti, de toute manière.

Le commissaire s'avança.

— Bon sang ! M'étonne pas que vous les fassiez tous craquer.

Adriana lui sourit.

— Et encore ! Là, c'était vraiment du tout venant. J'ai vu pire ! fit-elle, en décochant un clin d'œil à son supérieur.

— Bien, le GIGN est prévenu, vous venez avec nous ? demanda l'officier de la SR.

— Évidemment ! On ne va pas repartir sans savoir la fin de l'histoire, rétorqua Gerfaut.

— Alors, c'est parti !

Les officiers quittèrent rapidement les lieux. Le magistrat jeta un dernier coup d'œil à travers le miroir sans tain. Ludovic Brémont, effondré, pleurait toutes les larmes de son corps sur sa pizza. Il ressentit presque de la pitié, soupira et sortit à son tour.

*

Toulouse - 21 avenue Étienne-Billières

Le PC était installé dans une fourgonnette à l'écart de la planque des terroristes. Les hommes en noir avaient pris position rapidement et le plan dessiné par le mis en cause leur avait grandement servi. Le chef de l'unité avait donné ses ordres et maintenant, ils étaient tous autour de la radio.

— Ici Zébra Autorité à Zébra Trois et Quatre. Rapport de position ?

La radio crachota. Les deux tireurs d'élite étaient en place, sur le toit de l'immeuble faisant face à celui qui abritait les cibles.

— Zébra Trois et Quatre au poste de tir, vue claire et dégagée, en attente.

— Ici Zébra Autorité à Zébra groupe 1 et groupe 2... à mon top pour l'assaut.

Les confirmations arrivèrent dans un calme olympien. Gerfaut avait toujours admiré ceux qu'il considérait comme des surhommes. Contrairement à ce que l'on pouvait penser, cette unité regorgeait d'hommes calmes et patients, aux nerfs d'acier, très bien entraînés et pas obligatoirement de simples bêtes de combat. Le responsable de l'assaut jeta un œil vers le commissaire qui acquiesça.

— De Zébra Autorité à tous les groupes ! Go ! Go ! Go !

De leur position, ils ne purent entendre que des bruits difficiles à identifier, sauf le vacarme de la porte qui avait explosé sous la pression du vérin hydraulique. Pas de cri, pas de précipitation et rien ne mit en péril la réussite de la mission.

Exactement trois minutes après le top, la radio grésilla.

— Groupe 1 et 2 à Zébra Autorité. Assaut réussi, je répète, assaut réussi ! Cinq individus⁹ maîtrisés. Prévenez les artificiers, présence d'explosifs en grande quantité.

Les ordres fusèrent et les officiers de police et de gendarmerie se précipitèrent. Les hommes en noir firent descendre des prisonniers, les poignets entourés d'un serflex blanc. Gerfaut les examina.

— Merde ! Leur chef n'était pas là ?

L'un des responsables du groupe lui répondit.

— On a tout fouillé, il n'y avait personne d'autre sur place. Désolé !

— La garce ! Elle nous a échappé.

Le commandant fit un signe à son homologue du GIGN.

— Je peux monter jeter un œil ?

— Oui, mais ne touchez à rien. On a trouvé des pains de C4¹⁰ en grosse quantité et des détonateurs. Ils ne sont pas armés, mais méfiance quand même.

Gabriel hocha la tête et grimpa les étages.

*

La fouille minutieuse menée à plusieurs ne donna rien de plus. Au moins, tout danger était écarté de l'usine Airbus. C'était déjà un bel objectif rempli ! Cependant, Gerfaut, n'aimait pas la demi-mesure. Tout en réfléchissant, il descendit lentement les marches et presque au rez-de-chaussée, un bout de papier coincé près de la contremarche attira son attention. Il se baissa et l'examina. C'était un débris déchiré où quelques mots seulement apparaissaient et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Nom de Dieu !

Il le tendit à ses collègues après l'avoir glissé dans un sachet à scellé et chacun put le lire.



— La vache ! jura Adriana. Ça appartenait à nos terroristes, cela ne fait aucun doute ! C'est identifiable avec le prénom de leur chef, inscrit en toutes lettres.

Le commandant Gerfaut prit immédiatement les choses en main. Il donna des ordres et organisa une fouille complète de l'escalier ainsi que du local à poubelle au rez-de-chaussée. Ils y passèrent près d'une demi-heure à plusieurs, en vain.

— On ne trouvera rien d'autre, c'est peine perdue ! Je propose de retourner à la caserne et on se flingue les neurones pour essayer de découvrir ce que veut dire ce fichu message incomplet.

— D'accord, c'est la meilleure chose à faire ! ajouta le commissaire Maltard.

⁹ Cibles, dans le jargon policier ou militaire.

¹⁰ Explosif militaire de très grande puissance.

Les cinq prisonniers furent ramenés et escortés par le GIGN pour être remis à la cellule antiterroriste de la DGSI. Pendant ce temps, les démineurs se mirent à l'œuvre afin de transporter sans risque les presque vingt kilos de C4. Simultanément, Gerfaut, ses équipiers et les officiers embarquèrent dans deux véhicules qui démarrèrent sur les chapeaux de roues. Ils quittèrent les lieux, sirène hurlante.

*

Caserne Saint-Michel - Salle de réunion

Ils faisaient face à un paperboard sur lequel Gerfaut avait fidèlement reproduit le petit bout de papier et les quelques mots écrits et tronqués. En plus du commissaire et du capitaine de la Section de Recherches, le commandant dirigeant l'antenne GIGN assistait à la réunion. Il avait maintenu son groupe en alerte maximale, prêt à intervenir dès qu'ils auraient trouvé une piste sérieuse.

Gabriel leur fit face.

— Bien, on ne peut pas douter de l'origine de ce débris. On lit clairement quelques bribes comme Alger, la ville par laquelle ils sont arrivés en France... tout en haut, le calibre 38 SP et là, je ne vois pas... le verbe péter est inquiétant... les bouteilles, je pense aux attentats effectués à l'aide de bonbonnes de gaz, c'est courant... Après Anita n... la minuscule m'étonne, mais le mot semble écrit à la va-vite... Ah oui, le numéro de téléphone !

Il se tourna vers son assistante.

— Avec les deux premiers numéros, tu pourrais peut-être...

Le capitaine Guivarch utilisait des logiciels dignes des meilleurs hackers et certains lui avaient été remis par des techniciens chevronnés de la cellule informatique de la PJ.

Elle afficha un rictus de déception.

— Trop court pour aboutir à une recherche fiable. Et comme tu vas me demander de croiser ça avec les écoutes téléphoniques de Brémont, le résultat est déjà là. Négatif ! Je n'ai pas de 06 12 dans mes listes.

— Merde ! jura Gabriel, déçu.

Il se tourna vers le tableau et le mémorisa rapidement puis il déambula sans but précis, le regard perdu dans le vague. Il s'immobilisa et désigna le paperboard d'un geste du menton.

— Peut-être que la suite, juste après d'Alger, c'est ville de Toulouse puisqu'on les a retrouvés ici. Mais... ce serait bizarre. Du mauvais français ? Un message écrit sous la pression, donc au plus vite ? Un étranger... Oui, c'est ce qui me semble la meilleure solution. C'est un non-francophone qui l'a griffonné vite fait, bien fait et là, ça pourrait coller.

Il reprit sa marche plus lentement, tout en parlant.

— Des explosifs à faire péter dans des bouteilles... ils voulaient sûrement bourrer des bobonnes de gaz avec le C4 que nous leur avons trouvé. Mais pour les mettre où ?

— En attendant, Patron, intervint Paul, ça concerne bien Assia, sous son pseudonyme, cependant on n'a rien comme lieu de rendez-vous ou d'action. On n'a que dalle ! Hormis le début du numéro de téléphone qui nous sert à rien. La poisse, quoi !

Le commissaire Maltard grimaça.

— C'est quoi le rapport entre un calibre 38 SP et des explosifs, surtout du C4 ? Je ne vois pas où ça pourrait se rejoindre.

— Bah ! Je préfère utiliser un revolver chemisé en 38 SP plutôt que du 357 magnum, trop puissant et moins précis pour un tireur moyen comme moi, répondit le commandant.

Le chef de groupe GIGN intervint.

— En plus, ça ne colle pas. Le 38 SP est considéré comme un calibre assez faible et en me basant sur mon expérience, je peux vous dire que les réseaux terroristes utilisent des automatiques, genre Sig Sauer ou Beretta, avec du 9 mm Parabellum.

Castani hocha la tête.

— Pour la bonne raison que ces munitions sont les plus faciles à trouver partout dans le monde. C'est la base pour les armes militaires et de police.

Gerfaut les regarda tour à tour.

— Hmm... quelque chose ne colle pas dans ce message. Pourquoi parler de calibre et d'explosifs en même temps.

— Peut-être que leur chef les a appelés pour leur rappeler ce qu'ils devaient penser à prendre. Comme une liste de courses, en quelque sorte, suggéra Adriana. Les munitions, le C4, les bouteilles.

— Dans ce cas, que vient faire le mot « d'Alger » entre le 38 SP et les explosifs ? lança Cardi, les sourcils froncés.

Et pendant plus de deux heures, toutes les hypothèses fusèrent.

*

— Heu, patron ! Et si on réfléchissait le ventre plein ? Je commence à avoir un creux, avoua Paul.

— Idem pour moi, lança Adriana.

Le commissaire décrocha le téléphone et commanda des pizzas pour tout le monde, afin de parer au plus pressé. Ce fut le lieutenant Adeline Gardelle, la ravissante jeune femme qui les avait accueillis à l'aéroport, qui apporta les cartons d'où émanaient des odeurs appétissantes. Paul, ravi de la revoir, s'empressa de l'aider sous le regard bienveillant et amusé de Gerfaut.

Adeline se tourna vers le commandant.

— J'ai pris sur moi d'apporter des bières, du Coca et un litre de café. J'imagine que vous avez besoin de renfort pour votre casse-tête ?

Puis elle fixa le dessin et fronça les sourcils.

— Tiens ! Vous avez une adresse à Villefranche-de-Lauragais ?

Le silence se fit dans la salle et tous les regards convergèrent vers le lieutenant.

— Pardon ? répondit Gabriel, très intrigué.

Adeline s'approcha du paperboard et tapota la deuxième ligne.

— Ça m'a sauté aux yeux. J'ai une copine de promo qui habite rue Armand-Barbès, perpendiculaire à la rue d'Alger, à Villefranche. Je connais bien, car je m'y suis déjà garée plusieurs fois.

Gerfaut se tourna vers son assistante.

— Adriana, tu me pistes les noms des locataires et des proprios de la rue.

Elle acquiesça, penchée sur son clavier dont les touches cliquetaient à une vitesse folle. En attendant, le commandant offrit un beau sourire au lieutenant.

— Adeline, avec un peu de chance, vous nous avez sauvé la mise !

Soudain, Guivarch exulta.

— Nom de Dieu ! On la tient. Enfin... je crois, s'exclama-t-elle.

Elle regarda son supérieur.

— J'ai une Anita Berchenko qui a son siège rue d'Alger, à Villefranche-de-Lauragais. Certainement une énième fausse identité !

— Son siège ? C'est donc une société ?

— Une boîte d'édition, oui.

— Combien de temps pour y aller ?

— D'ici ? répondit son bras droit. Eh bien... Une vingtaine de minutes si on va vite.

Gerfaut n'eut pas besoin de battre le rappel. Tous les officiers quittaient déjà la salle et se dirigeaient vers les parkings tandis que le commandant du GIGN prévenait ses hommes en attente. Le lieutenant Adeline Gardelle les suivit et abandonna les pizzas sur la table.

*

Villefranche-de-Lauragais - Rue d'Alger

— Tout le monde est prêt, annonça le commandant du GIGN.

Le commissaire jeta un coup d'œil rapide dans la rue.

— C'est tout de même bizarre ces bruits. On dirait...

Paul acquiesça.

— Y en a qui font la foire. Bon, je vous propose un truc. Je retire mon gilet pare-balles et je vais jouer les promeneurs. Je passe devant sans m'arrêter et je verrai bien.

— OK ! répondit le chef du groupe d'intervention. Vous passez et vous filez à l'autre bout de la rue. De là-bas, vous nous téléphonez pour faire votre rapport. Vous ne revenez pas en arrière. Clair ?

— Bien copié¹¹ ! répliqua le jeune capitaine, en retirant tous ses effets de police.

— Sois prudent, surtout, ordonna Gerfaut.

Paul s'en alla en sifflotant et disparut dans la rue d'Alger. Le temps leur parut long. Soudain, le portable de Gabriel vibra.

— C'est lui ! fit-il, à mi-voix.

Il prit l'appel et la conversation fut très brève.

— Il y a de la lumière et les bruits de fête proviennent de la planque. Merde ! Je n'y comprends plus rien.

Le commissaire se massa la nuque et interrogea du regard son collègue de la SR.

— Tu en dis quoi ?

Sa réflexion fut très courte.

— On fonce et on avise ensuite. C'est pas clair, ce bordel !

Maltard se tourna vers le chef du GIGN.

— Feu vert pour l'intervention. Vous pouvez donner l'assaut.

L'homme en noir acquiesça et à partir de cet instant, tout alla très vite. Restant en arrière, Gerfaut entendit distinctement les coups du bélier pour détruire la porte d'entrée. Pas un seul coup de feu ne fut tiré. L'appel radio du groupe GIGN, reçu quelques minutes plus tard, les alarma.

— C'est propre, assaut réussi. On a une vingtaine de personnes maîtrisées. Mais... heu... vous devriez venir.

Le commandant et ses collègues qui étaient penchés sur la radio se redressèrent.

— Je rêve ou il avait le sourire ? demanda Gabriel, circonspect.

— On y va, décréta le commissaire, en montrant l'exemple.

*

Après avoir passé les débris de ce qui restait de la porte d'entrée, les officiers arrivèrent directement dans une cour. Devant leurs yeux ébahis se tenait une petite fête. Une banderole avait été étendue et annonçait les 5 ans des Éditions du 38. Les gendarmes d'élite tenaient en joue une vingtaine de personnes, hommes et femmes, tous assis par terre, les mains sur la tête. Sur un côté, il y avait une longue table où reposaient les bouteilles et des plats.

Gerfaut sentit le malaise et parla à voix haute.

— Est-ce qu'une certaine Anita Berchenko est parmi vous ?

Une femme fit signe et il l'aida à se relever. Elle n'avait rien à voir avec Assia Nasser Ibn Saada. C'était une femme de classe, bien habillée, mais dont le regard trahissait l'immense colère.

— Excusez-moi, mais j'ai l'impression qu'on a fait erreur, annonça Gabriel. Que se passe-t-il, ici ?

Anita reprenait rapidement ses esprits. Il fallait dire que l'arrivée du GIGN créait toujours un choc psychologique à ceux qui le subissaient.

— Heu, il me semble que vous avez des heures légales à respecter, non ? Je connais un peu vos procédures, j'ai des auteurs qui écrivent des polars, alors je suis bien placée pour le savoir, fit-elle, sur un ton lourd de reproches.

Des auteurs ? pensa Gabriel, de plus en plus atterré. Il répondit aussitôt.

¹¹ Bien compris, en jargon de police.

— C'est vrai pour toutes les réquisitions criminelles, mais pas dans le cadre d'une information judiciaire liée au terrorisme. Pardonnez-moi si j'insiste, mais vous voulez bien m'expliquer ce que vous faites exactement ?

— Eh bien, ce sont les cinq ans de ma maison d'édition et comme vous pouvez le voir, j'ai invité quelques-uns de mes auteurs à prendre un verre. En fait, c'était une surprise organisée par ma fille. Voilà tout ! Il n'y a pas l'ombre d'un terroriste parmi nous, quant aux cadavres, ils sont là-bas, au bout de la table.

Il suivit la direction de son regard pour découvrir les bouteilles de champagne vides.

— Attendez un peu, fit Gerfaut qui se fouilla.

Adriana comprit ce qu'il cherchait et lui donna le scellé renfermant le document qui les avait menés à cette adresse. Anita Berchenko se pencha sur le bout de papier.

— Mais... j'y crois pas !

Elle releva les yeux et chercha quelqu'un.

— Nanou !

L'éditrice regarda les policiers.

— C'est ma fille, expliqua-t-elle.

Une jeune femme les rejoignit après avoir eu le droit de se relever de sa position inconfortable.

— Dis donc, c'est bien ton écriture ?

Elle examina la preuve avec attention.

— Ah oui ! C'est un morceau de mon brouillon. Je l'avais déchiré chez l'imprimeur, j'en avais plus besoin puisqu'il avait pris ses notes.

Gerfaut y perdait son latin.

— Attendez ! De quel brouillon parlez-vous ? Parce que là, il s'agit de calibre 38 SP, d'explosifs et de la volonté de faire péter quelque chose.

Nanou blêmit.

— Oh, bon sang ! J'ai compris. Bougez pas, je reviens.

Elle entra dans la maison et revint quelques instants plus tard.

— J'avais fait un modèle manuscrit et comme je n'avais pas le temps, j'ai fait imprimer un carton d'invitation pour les cinq ans de la boîte, à envoyer à tous les auteurs. Tenez, regardez.

Gerfaut et ses collègues se penchèrent sur le bristol coloré et joliment imprimé.

Anniversaire du 38 SPÉCIAL 5 ANS
38 Rue d'Alger à Villefranche de Lauragais
FÊTE EXPLOSIVE !
On va faire péter les bouchons
et vider les bouteilles !
Soyez discret, Anita n'est pas au courant
Confirmation : 06.12.34.56.78

Gabriel redessina mentalement la forme de son débris de papier et grimaça. Tout coïncidait !

— Ah, nom de Dieu ! put-il seulement dire, abattu.

— Mince ! Pour une fois, on s'est fait bananer par les apparences, ajouta Adriana, aussi consternée que son patron.

Anita Berchenko, en femme de tête, ne perdit pas pied pour autant.

— Eh bien, maintenant que vous êtes là, commandant. Pourquoi ne pas boire un verre avec nous ?

Le commissaire était encore plus gêné.

— Heu... pour la porte, on va...

— Je sais, l'interrompit l'éditrice. Je vous ferai suivre la facture et on sera remboursé. Allez venez.

Avec un tel accueil dénué de toute rancune, Gabriel Gerfaut retrouva le sourire et accepta l'invitation.

*

Et c'est ainsi que le commandant Gerfaut fit son entrée aux Éditions du 38.

C'est également comme cela qu'il fit la connaissance d'un auteur spécialisé en thriller avec qui il parla de longues heures, en compagnie d'Adriana pendant que Paul en profitait pour approfondir la relation naissante avec Adeline.

Quant à la terroriste, Assia Nasser Ibn Saada, elle ne fit plus jamais parler d'elle en France. Les services perdirent sa trace après son retour en catastrophe à Damas où elle disparut. Le commandant Gabriel Gerfaut conserva son portrait bien mémorisé dans l'un de ses fameux petits tiroirs. On ne sait jamais...

Cette nouvelle vous a plu ?

Découvrez d'autres textes de nos auteurs sur notre site Web :

[Les Editions du 38](#)

En savoir plus sur Gilles Milo-Vacéri :

Blog officiel :

<http://www.milovaceri.com/>

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/GillesMiloVaceri.Officiel/>

Twitter :

https://twitter.com/G_MiloVaceri

Instagram :

<https://www.instagram.com/gillesmilovaceri/>

Rejoignez les membres de son groupe de lecteurs sur Facebook :

<https://www.facebook.com/groups/Groupe.Fans.GMV/>

Bibliographie, aux Editions du 38 :

Les enquêtes du commandant Gabriel Gerfaut :

Premier sang, Aux origines de la série, préquel

I. Que son règne vienne

II. Le mystère Lux et Umbra

III. Le Semeur d'âmes

IV. Les sept fantômes

V. La Bête du Gévaudan

VI. La Louve de Rouen

VII. Piège mortel au Vatican

VIII. L'honneur du samouraï

IX. Le sang des douze vierges

Policiers et Thrillers :

À quatre doses de la mort

Meurtres à Château-Arnoux

L'Affaire Aurore S.

Terre des Loups

Un, deux, trois, Nous irons au bois

Opération Lupo Rosso

Stan

Les Prêtresses d'Altair, Enquêtes parallèles 1

Romans :

Alpha & Oméga, suspense

Les moissons perdues, historique

Yem, du Grand Rift à la liberté, aventure

Les larmes de Satan, historique :

1. Le Groupe Opéra

2. Dans l'ombre d'Alice

3. Aux portes de l'enfer